MYLÈNE GILBERT-DUMAS

LES DEUX SAISONS DU FAUBOURG

vlb éditeur

Mylène Gilbert-Dumas

LES DEUX SAISONS DU FAUBOURG

roman

vlb éditeur
Une société de Québecor Média

L’hiver

1

Longtemps, ma mère a attendu mon père, un marin téméraire, un de ceux qui avaient jeté l'ancre dans le Vieux-Port de Québec pendant l'été des Grands voiliers. Il s'appelait Kyle Reese. Reese comme le chocolat. À seize ans, ma mère était tombée amoureuse de lui, séduite par son accent et par sa façon de la soulever de terre, comme si elle était aussi légère qu'une plume. Il avait été son premier amour et était longtemps resté son seul et unique. Mon père lui avait promis de l'épouser quand il reviendrait à Québec, mais le destin lui avait réservé un sort différent. Au début d'octobre 1984, son navire disparaissait en mer sans laisser de trace. La nouvelle, parvenue à Québec quelques jours plus tard, n'avait pas empêché ma mère d'espérer son retour. Pendant des mois, elle n'avait cessé d'imaginer des retrouvailles au cours desquelles mon père lui aurait raconté être descendu quelques jours avant le naufrage lors d'une escale aux îles Mouk-Mouk. Il lui aurait demandé sa main et aurait pris sa place auprès d'elle et de moi. Nous aurions vécu heureux jusqu'à la fin de nos jours, et ma mère et mon père auraient eu beaucoup d'enfants.

Cette histoire, qui relevait du conte de fées, ma mère me l'a racontée tous les hivers de mon enfance tandis qu'elle m'entraînait dans l'escalier Casse-Cou jusqu'à la rue du Petit-Champlain pour me montrer l'endroit exact où elle avait rencontré l'homme de sa vie. L'été, quand les touristes prenaient d'assaut le Vieux-Québec et que ma mère partait

travailler comme la plupart des chefs de famille monoparentale, je suivais ma grand-mère sur le balcon de son appartement, en plein cœur du faubourg Saint-Jean-Baptiste. Loin du bruit, et je dirais presque loin du monde, je l'écoutais raconter à sa façon l'histoire de ma conception, découvrant dans sa version des détails nouveaux, des indices supplémentaires qui faisaient de mon père un homme fascinant. Il avait été beau et fort. Il avait parlé plusieurs langues et avait su nager comme un champion. Il avait visité tous les ports, de Montréal à Vladivostok, affronté les pirates dans la mer de Chine, les contrebandiers dans la Méditerranée, les trafiquants d'esclaves sur les côtes de l'Afrique. Mon esprit d'enfant ne relevait pas les anachronismes ni les incohérences. Le visage écrasé entre deux barreaux du garde-fou, les cheveux caressés par la brise de la Haute-Ville, je regardais sans les voir les chats errants du quartier en rêvant à ce père que je n'avais pas connu. Cette histoire, malgré les versions farfelues qu'on m'en donnait, avait fait de lui un héros, et j'y ai cru jusqu'à ce qu'arrive chez nous un Anglais qui n'en était pas un.

2

La neige tombe, lourde et collante. Ce matin, elle fondait en touchant l'asphalte. Elle s'amoncelle maintenant sur les trottoirs. Du coin de l'œil, Adélaïde perçoit à travers la vitre la danse des flocons et la silhouette furtive des passants qui valsent dans les sillons laissés par les voitures. Il fait tempête, dehors comme dedans.

Si Adélaïde sait que les gens marchent au milieu de la rue, c'est par habitude et non parce qu'elle les regarde vraiment. Ses yeux, d'ailleurs, ne vont et viennent que sur les diplômes encadrés fixés aux murs, sur les toiles d'araignée du plafond, sur la calculatrice laissée allumée, sur le visage de Bonnet Junior et de son adjointe, Carole, tous deux très sérieux de part et d'autre du bureau. Dans leur fuite en avant, jamais les yeux d'Adélaïde ne se tournent vers la fenêtre. Ce serait trop dangereux. Elle pourrait sentir monter en elle une audace nouvelle, trouver le courage de se lever, d'aller chercher son manteau dans le placard, d'enfiler ses bottes et de franchir le seuil de chez Bonnet et fils, comptables agréés, pour la dernière fois de sa vie. Mais il ne faut pas. Adélaïde a trop besoin de cet emploi, de l'argent qu'il lui rapporte. Surtout que c'est l'hiver. Tout coûte plus cher, l'hiver. Et Noël s'en vient.

Le néon clignote et grésille. On le dirait nerveux, lui aussi. Des pièces voisines ne parvient aucun son. Les autres employés se tiennent cois. Ils prient peut-être pour que la foudre les épargne, cette fois.

Debout derrière son pupitre, Bonnet Junior fait son sermon. Il regarde ses notes, regarde son adjointe, regarde Adélaïde. Comme il parle ! C'est peut-être un trait culturel… Bonnet est un nom français. Français de France, s'entend. Quand Bonnet s'adresse à ses employés, il exagère son accent français de France pour s'assurer qu'on n'oublie pas ses origines. Et comme il s'agit du fils du patron, personne, jamais, n'ose railler cette habitude.

On n'a jamais vu de syndicat dans cette petite boîte. De toute façon, du temps de Bonnet Senior, personne n'avait eu à se plaindre. On comptait, le sourire aux lèvres, ne s'arrêtant que pour les pauses pendant lesquelles on rigolait entre collègues. Dans ce temps-là, Adélaïde aimait encore les chiffres. Un peu. Un tout petit peu, mais ça suffisait pour qu'elle aime aussi son travail. Alors que maintenant…

Bonnet parle encore, exagérant le pointu de sa bouche en cul-de-poule. Depuis sa promotion, il est pire qu'avant. Déjà qu'il surveillait les employés avec un zèle malsain, il s'amuse désormais à prendre tout un chacun en défaut. Ses gestes et ses paroles trahissent une obsession du contrôle et un amour du pouvoir qui en font un patron détestable. Adélaïde ne lui trouve de qualité que lorsqu'il est absent parce que le bureau fonctionne mieux sans lui. Mais même si tout le monde est de cet avis, personne n'ose jamais en parler. Tout se sait, dans un si petit bureau. Et tout se rend toujours à l'oreille du patron. Adélaïde s'ennuie du temps où Bonnet Senior emmenait ses employés à la brasserie pour dîner le dernier jour avant le congé des fêtes. On le dit malade, maintenant, le vieux. C'est en tout cas la rumeur que fait circuler Junior quand son père s'absente plus de deux jours. Adélaïde soupçonne Bonnet Senior de préférer, surtout en hiver, les terrains de golf du Sud à ce bureau de comptables qu'il a pourtant mis sur pied à la sueur de son front. Qui le lui reprocherait ? L'hiver, à Québec, peut être exécrable.

— Tu comprends, Adèle, c'est une question de rentabilité.

Ça fait quinze minutes que Bonnet répète la même idée. La boucle sans fin ressemble à un lavage de cerveau, surtout qu'il repart toujours sur le même ton et avec les mêmes mots, qu'il place cependant dans un ordre différent. Comme dans *Le bourgeois gentilhomme*, qu'elle a lu au cégep, il espère faire nouveau. *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. D'amour, belle marquise, vos beaux yeux me font mourir.* Si la situation n'était aussi dramatique, Adélaïde pourrait en rire.

— On t'a regardée travailler, Adèle, et on voudrait que tu te forces un peu plus.

Après cette dernière phrase, Junior se tait. Enfin ! Adélaïde devine cependant qu'elle n'est pas au bout de ses peines. Junior l'observe, un sourire froid sur les lèvres. Il mesure l'effet de ses paroles. Comme son employée ne réagit pas, il pose les deux mains sur le bureau et se penche vers elle.

— Allez, souris donc, Adèle.

Adélaïde esquisse un sourire, mal à l'aise. Elle n'aime pas la sensation qui l'habite, entre le dégoût et la peur. Elle a bien compris que c'est la peur qui excite Bonnet Junior. Elle n'est pas la première et ne sera pas la dernière à subir ces pressions dans son bureau. Pour lui, il s'agit d'une méthode de gestion. Il sait que ses employés craignent de perdre leur emploi s'ils protestent. Adélaïde, comme les autres, se mordra la langue plutôt que de l'affronter.

La tension monte d'un cran quand, satisfait, Junior jette un regard de biais vers son adjointe. C'est à son tour d'entrer en scène.

— À partir de demain, Adèle, j'aimerais que tu traites un dossier de plus par jour.

Tels deux alliés naturels, le patron et l'adjointe se relaient pour attaquer. Ils passent à l'offensive à tour de rôle,

stimulés par la détresse visible sur le visage d'Adélaïde. Les phrases qui tournent en boucle ne sont plus drôles. Quand Bonnet Junior reprend le premier de sa série d'arguments, Adélaïde sent une boule se former dans sa gorge. Pas encore!

Les mains moites, elle ose enfin ouvrir la bouche.

— J'ai compris, mais…

Elle hésite, détourne les yeux, incapable de supporter son regard fixe.

— … pour traiter un dossier de plus par jour, il va falloir que je tourne les coins ronds. Les clients vont bien s'en rendre compte. Il leur manquera de l'information et…

— Les clients ne lisent pas les rapports. Ils nous font confiance, comme nous te faisons confiance. Mais il faut que tu sois plus efficace. Et puis…

Et voilà, c'est reparti! Les mêmes arguments servis encore et encore. Tout y passe. Les besoins de la maison, le peu de temps dont on dispose, le peu de moyens aussi.

Adélaïde s'agite sur sa chaise. Elle étouffe. Son désarroi n'a d'égal que son envie de fuir. En pénétrant dans ce bureau, elle venait discuter d'une facture dont elle voulait obtenir remboursement. Elle ne s'attendait pas à être prise entre deux feux. On lui laisse à peine le temps de réfléchir. *Plus de travail, pas d'augmentation de salaire*, voilà tout ce que son esprit enregistre.

Elle essuie sur ses cuisses ses mains glacées. Comme cette chaise est inconfortable! Est-elle trop haute ou trop basse? À moins que ce ne soit le dossier qui est trop incliné. Ou le tissu qui est trop glissant. Quoi qu'il en soit, Adélaïde gigote. Elle n'en peut plus d'être là, mitraillée de part et d'autre. Comme une adolescente révoltée, elle voudrait se boucher les oreilles pour ne plus les entendre. Mais elle n'a plus seize ans. Alors il faut qu'elle parle.

— Pendant mes études en administration, mon prof de…

Bonnet l'interrompt, impatient.

— Tu travailles pour nous, maintenant, Adèle. Ce que tu as appris ailleurs n'a aucune importance.

— Mais votre père m'a déjà dit de…

— Mon père n'est pas là ! Je veux que tu t'en tiennes à ce que Carole et moi t'expliquons ici.

Même si elle est persuadée que les clients vont s'en rendre compte, Adélaïde songe à se soumettre. Après tout, ces deux-là ne la lâcheront pas. De fait, comme un pêcheur expérimenté qui sent le moment précis où sa proie se laisse tenter, Bonnet Junior tire sur sa ligne.

— Tu sais qu'on aime beaucoup travailler avec toi, Adèle.

Adélaïde blêmit.

Coincée sur le siège du fond, dans une pièce fermée, attaquée sur deux fronts et menacée de perdre son gagne-pain, elle cède enfin. Pour avoir la paix. Pour ne plus les entendre répéter. Pour sortir, surtout. Elle ne souhaite plus qu'une chose maintenant : pousser sur les vitres pour ouvrir les battants, enjamber la fenêtre, sortir et disparaître dans le dédale de rues étroites qui cernent le bureau.

* * *

Le vent a forci, concentré entre les murs contigus des rues du Vieux-Québec. Adélaïde fonce à l'aveugle, le corps penché vers l'avant. Après avoir descendu la côte de la Fabrique, elle pique à droite, puis à gauche, et pousse enfin la porte de Chez Temporel. Le café est désert. Ça tombe bien, elle n'a pas envie d'engager la conversation. Débarrassée de sa canadienne, elle se commande un bol de café au lait, luxe qu'elle ne se paie qu'une fois toutes les deux semaines. Elle s'installe ensuite à sa place habituelle, à l'étage, au bord de la fenêtre, et observe la tempête qui fait toujours rage. De l'autre côté

de la rue, les toits garnis de lucarnes et jonchés de neige menacent un passant insouciant qui s'obstine à marcher sur le trottoir. Ils se font rares, d'ailleurs, ceux qui bravent ce mauvais temps. Pour un peu, on se croirait dans un monde postapocalyptique, au cœur d'une ville abandonnée par sa population.

Adélaïde a sorti son carnet et sa calculatrice. Sur le chemin du café, elle a piqué une poignée de circulaires dans une boîte aux lettres. Coup de chance, celles de l'épicerie et de la pharmacie se trouvaient dans le lot. Adélaïde dresse une liste de ce qu'il lui faut, découpe les coupons, raccourcit la liste de moitié et jette dans la poubelle trois des coupons découpés. Cette semaine, le total ne doit pas dépasser trente dollars.

Comme elle déteste l'argent ! C'est la cause de tous ses problèmes, la source de tous ses malheurs. À son professeur de comptabilité financière qui lui avait lancé un jour que tout était toujours une question d'argent, elle avait opposé l'amour, l'amitié, la famille.

— Emprunte de l'argent à ton amoureux, à ta meilleure amie et à ton frère, et ne les rembourse pas. Tu me diras si vos relations sont toujours harmonieuses au bout d'un an.

Adélaïde avait grimacé. À l'époque, elle n'avait ni amoureux ni meilleure amie et, puisqu'elle est enfant unique, on peut dire que l'image ne s'appliquait pas. Mais le concept, lui, était resté, et la vie avait fini par donner raison à ce clairvoyant professeur. Adélaïde a appris à vivre avec l'argent et à voir la vie, quand il le fallait, à travers le paradigme de l'argent. Il y a celui que les patrons veulent amasser, dans les cinq ou six chiffres, et il y a celui que les employés doivent gagner pour payer le loyer, l'électricité, la nourriture, les vêtements. Ce salaire-là dépasse rarement les trois chiffres. Bien qu'elle se soit adaptée, Adélaïde déteste toujours autant compter l'argent. A-t-on déjà vu plus farfelu de la part d'une commis-comptable ? N'empêche, c'est grâce à ses études

qu'elle a pris conscience de l'état d'esclavage dans lequel la maintenait l'argent. Depuis, elle n'a eu de cesse d'analyser les règles de fonctionnement de l'argent afin de mieux les transgresser. C'est sa manière à elle de se convaincre qu'elle est libre.

Adélaïde ne possède pas de carte de crédit et n'a jamais fait d'emprunt, histoire de ne pas payer d'intérêts. Elle n'est jamais en retard dans un paiement, quitte à se priver de viande pendant la dernière semaine du mois. Et, cerise sur le *sundae*, elle sait comment rédiger une déclaration de revenus à son avantage.

En mettant un peu d'argent de côté, elle pourrait accumuler des intérêts, ce qui arrondirait ses fins de mois. Or, même en gagnant un salaire à peu près décent – le salaire d'une commis-comptable avec quatre années d'expérience –, Adélaïde s'en sort tout juste. Si elle menait la vie normale d'une femme de vingt-quatre ans, elle n'aurait pas à faire tous ces calculs. Mais elle ne mène pas cette vie-là. Elle a fait des choix, plus tôt dans sa vie. Des choix qu'elle ne regrette pas, mais qui limitent ceux qu'elle peut faire maintenant. Et bien qu'elle déteste son emploi chez Bonnet et fils, elle n'a pas les moyens de démissionner, pas avec ses responsabilités. Son ancien prof avait raison. Tout est toujours une question d'argent.

Le bol vidé, la liste terminée, Adélaïde replie son carnet qu'elle range dans son sac avec son stylo et sa calculatrice. Ce n'est pas tout de se plaindre en buvant du café, à l'abri de la vie Chez Temporel ! Elle a des courses à faire avant de rentrer.

Après avoir enfilé son manteau, son chapeau et ses mitaines de laine, elle s'apprête à sortir quand son regard s'attarde une fraction de seconde sur le babillard fixé au mur, entre la porte et la fenêtre adjacente. Là, une annonce en apparence inoffensive pourrait changer le cours de sa vie si

Adélaïde s'arrêtait pour la lire. Mais elle ne s'arrête pas. Pas le temps ! Sa mémoire en retient à peine quelques mots. Au moment de remonter son capuchon pour affronter la tempête, il semble que seule demeure dans son esprit l'étrange sensation de bien-être qu'elle a ressentie en parcourant des yeux les lignes écrites à la main.

* * *

La nuit tombe sur la rue d'Aiguillon, et l'horizon disparaît derrière un écran de flocons. La neige ne tarit pas. Soufflée par le vent, elle fouette les visages et fond sur les lèvres. Les bourrasques sont plus puissantes encore aux intersections. L'hiver est bel et bien là, même si, officiellement, à la fin de novembre, c'est encore l'automne.

Adélaïde marche en bordure de la rue, un sac de plastique dans chaque main, la tête baissée pour repérer les flaques de gadoue trop profondes. L'eau a déjà traversé ses bottes, mais comme elle se réchauffe lentement, il serait préférable d'éviter un nouvel afflux. Tout de suite après la côte Sainte-Geneviève, un chauffeur d'autobus impatient talonne les piétons, ce qui force Adélaïde à grimper sur le trottoir. Là, à moins de cinq mètres, un jeune homme attend, adossé au mur d'un immeuble de briques rouges. Leurs regards se croisent. Il lui sourit, timide. Adélaïde détourne la tête avant de le dépasser sans le saluer. Elle en est incapable. Dans un quartier où personne ne parle à personne, le moindre « bonjour » est suspect. Et puis l'idée d'établir un contact avec un prostitué la gêne. Non pas qu'elle le juge ou qu'elle en ait peur, elle les a souvent vus à l'œuvre, lui ou les autres. C'est d'ailleurs pour ça qu'elle ne craint rien dans son quartier. Elle sait que les clients sont des hommes. Ça n'a de toute manière rien à voir avec ce qu'elle ressent. Elle est aussi mal à l'aise quand ses yeux se

posent sur les femmes qui arpentent la rue Notre-Dame-des-Anges. Adélaïde n'aime tout simplement pas penser au sexe de cette manière. Et ce n'est pas non plus parce qu'elle n'aime pas faire l'amour. Dans ses souvenirs, la chose est même plutôt agréable. Mais ça remonte à si longtemps maintenant qu'elle sent monter en elle une étrange détresse quand elle y pense trop, une sensation qui lui confirme ce qu'elle refuse de voir : il manque encore bien des choses dans sa vie, en plus de l'argent.

Devant chez elle, Adélaïde pose son épicerie sur la première marche, plonge la main dans une poche à la recherche de ses clés. Elle grimace, fouille dans l'autre poche, puis dans son sac à main. Le soulagement qu'elle ressent en en retirant le trousseau n'a d'égal que la hantise qu'elle avait d'avoir perdu ses clés. Refaire le trajet en sens inverse jusqu'au café – peut-être même jusqu'au bureau ! – dans cette neige mouillée n'aurait vraiment rien eu de réjouissant. Surtout que le carré d'Youville est trop achalandé depuis la réouverture du Capitole. Fini le règne des itinérants, des punks, skinheads et autres marginaux. Bienvenue aux voitures qui éclaboussent les piétons, qui bloquent les rues à l'heure de pointe, qui ralentissent à peine au feu rouge et qui klaxonnent quand ça bouge trop lentement à leur goût. C'est ça, le progrès, il paraît.

Au moment où Adélaïde allonge le bras pour enfoncer la clé dans la serrure, elle sent une main se poser sur son épaule. Saisie, elle laisse tomber le trousseau et se retourne, prête à crier.

— Excuse-moi de t'avoir fait peur. Ça fait dix minutes que je te suis. J'ai eu beau t'appeler, tu ne m'entendais pas, on dirait.

Fausse alerte. Ce n'est que Max, le voisin d'en haut. Avec le chapeau et le capuchon, avec la neige qui mouille la chaussée, qui accentue le bruit des pneus et intensifie le

grondement des moteurs, Adélaïde ne l'a pas entendu s'approcher. Comme d'habitude, il a l'air content de la voir. Il remonte ses lunettes et lui offre un sourire embarrassé. À cause de cette casquette, qu'il a vissée sur la tête en permanence, Max a l'air d'avoir trente ans. Il en a au moins dix de plus, sinon quinze. Comment est-il resté si jeune? C'est un mystère qu'Adélaïde n'a toujours pas réussi à élucider. Il faut dire que tout, chez lui, contribue à sa vitalité. De sa manière de s'habiller à sa façon de marcher et de rire comme un gamin. Chez quelqu'un d'autre, on croirait à un stratagème ou à une façade. À voir Max, cependant, on comprend d'emblée que son apparence tient de la philosophie et du mode de vie. Dans sa tête, il ne vieillit pas, et cette jeunesse constamment renouvelée lui sort par les pores de la peau.

Il s'est penché, a récupéré les clés et a déjà déverrouillé la porte qu'il tient grande ouverte.

— Laisse les sacs, je vais les monter.

Sans qu'elle ait le temps de s'y opposer, il attrape l'épicerie et, d'un petit signe de la tête, invite Adélaïde à passer devant.

Le couloir est sombre et sent l'humidité. Adélaïde allume le plafonnier.

— Attends-moi trente secondes. J'avertis ma mère et je reviens.

Elle l'abandonne au pied de l'escalier, pousse sur l'unique porte de l'étage, laissée entrebâillée. L'espace dégagé permet d'entrevoir la dentelle et le voilage qui meuble, orne et sépare la cuisine et le salon. En plein milieu de ce décor digne de la caverne d'Ali Baba se trouve Jacinthe Fraser. La quarantaine avancée, ronde, vêtue de noir et couverte de bijoux, elle lit paisiblement et ne sursaute même pas en entendant la voix de sa fille.

— Je suis là, maman.

Jacinthe abandonne sa lecture sans manifester la moindre contrariété.

— Parfait, Adèle. Marjo a fait ses devoirs toute seule comme une grande, alors je lui ai permis de monter regarder son film de chats.

Sur la table de la cuisine, derrière un rideau de mousseline, on aperçoit un interphone de surveillance d'où sortent des rires d'enfant. Comme en écho, la même petite voix parvient également de la cage d'escalier car la porte de l'appartement du premier étage est entrouverte. Avant de tourner les talons, Adélaïde étire le cou et jette un œil indiscret dans le salon.

— Est-ce que Gaston vient coucher ce soir ?

Jacinthe secoue la tête.

— Je ne pense pas. Il veut regarder la partie de hockey.

Le sourire ravi qu'esquisse Adélaïde n'échappe pas à Jacinthe, mais celle-ci a pour son dire que chaque femme choisit son homme et que ça ne concerne personne d'autre. Elle fait donc mine d'ignorer le mépris que sa fille affiche envers celui qui partage son lit. Ce silence, plus efficace qu'un reproche, remet Adélaïde à sa place en lui rappelant les limites de leur intimité.

Son sourire s'efface de lui-même.

— Je m'excuse, maman.

Elle fait demi-tour, un peu penaude. Max, avec sa silhouette de gringalet, l'attend adossé au pied des marches. Il a retiré sa casquette, ce qui met en évidence ses lunettes rondes et lui donne un petit look intello malgré ses cheveux longs et son air dégingandé. Parce qu'il sait qu'Adélaïde ne porte pas dans son cœur l'homme qu'a choisi sa mère, il lui adresse un clin d'œil complice.

— As-tu eu une bonne journée ?

Adélaïde hausse les épaules.

— Non, et toi ?

— Moi non plus.

Malgré ces mauvaises nouvelles, ils rient, l'un derrière l'autre, en montant l'escalier. Une fois sur le palier, Max pousse la porte entrouverte et pose les sacs sur le plancher du salon. Au fond de la pièce, une petite fille regarde la télévision, hypnotisée.

— Ah, ben, Marjo! lui lance-t-il, moqueur. Il me semble que tu n'as pas le droit de regarder tes cassettes si tu n'as pas fait tes devoirs.

— Je les ai faits, mes devoirs.

L'enfant s'est levée et affronte maintenant celui qui ose l'accuser.

— Tu as juste à demander à grand-maman si tu ne me crois pas.

Elle se plante devant lui, les poings sur les hanches, ses grands yeux gris transformés en deux minces fentes qui lancent des éclairs de défi. Ce regard courroucé s'illumine pourtant l'instant d'après.

— Maman!

Comme si elle ne l'avait pas vue depuis des jours, Marjolaine se jette sur sa mère, ses petits bras lui enserrant la taille, sa petite tête se pressant contre son ventre. Adélaïde caresse les tresses ébouriffées.

— Salut, ma puce! Comment a été ta journée?

— Bien!

Marjolaine a étiré ce mot comme s'il s'agissait d'une évidence. Adélaïde s'émeut devant le bonheur tout simple de sa fille et lance un regard amusé en direction de Max qui, lui, hausse les épaules. La vie est tellement facile quand on a sept ans.

* * *

Marjolaine dort depuis une heure au moins. Au rez-de-chaussée, Gaston, qu'on n'attendait pas, est rentré de la bras-

serie, furieux parce que les Nordiques accusaient trop de retard à son goût. Quelques minutes après son arrivée, on a entendu geindre le lit de Jacinthe. Adélaïde a grimacé en imaginant le corps de cet homme bedonnant et puant l'alcool allongé sur sa mère. Le lit ne grince plus maintenant. Adélaïde n'entend que les notes de la guitare que Max gratte encore malgré l'heure tardive.

La ville paraît étrangement calme et sereine quand on la regarde du haut d'une tourelle, à minuit un soir d'hiver. À cause de l'épaisseur des murs, le rebord de la fenêtre est aussi large qu'un banc de parc. Adélaïde s'y est installée, les jambes repliées. Sur ses genoux repose un carnet à dessin qu'elle maintient en place de sa main gauche. Dans la droite, un crayon s'active pour reproduire les lignes verticales des édifices, les lignes horizontales des fils électriques et des trottoirs, la courbe des épaules de l'homme qui descend la côte de la rue Sainte-Claire en direction de l'ascenseur du Faubourg. Elle trace ensuite la courbe de sa nuque, de sa tête, de ses fesses qu'on devine de côté sous le jean, là où se termine le manteau. Le vent se montre violent, tire sur ses vêtements avec autant d'avidité que le ferait une amoureuse insatiable. Décidément, depuis que son regard a croisé celui du jeune prostitué, Adélaïde n'a qu'une idée en tête : faire l'amour.

Il ne tiendrait qu'à elle, pourtant, de se mettre au lit. Elle n'aurait qu'un mot à dire, et Max abandonnerait sa guitare sur-le-champ. Il l'aime depuis le jour où il a emménagé ses quelques meubles dans le deux et demie du dernier étage. Elle le sait, et il sait qu'elle le sait. Cela explique l'étrange affection qu'il lui porte, de même que la distance qu'elle s'évertue à maintenir entre elle et lui. Elle l'aime bien cependant, elle aussi. Assez pour passer des heures en sa compagnie. Assez pour l'écouter jouer toutes les pièces de son répertoire sans se lasser. Mais pas suffisamment pour lui confier son bonheur et celui de sa fille. Ces bonheurs-là, qu'elle

considère comme ses biens les plus précieux, elle ne les confiera à personne. Et puis elle n'a pas toujours envie de Max. Ça dépend des jours et ça dépend d'autre chose aussi. Plutôt que de le blesser en l'attirant dans son lit pour le repousser quelques heures plus tard, Adélaïde s'abstient, quitte à souffrir d'un manque physique que trahit son crayon.

Si c'était le printemps, l'été ou l'automne même, si les rues n'étaient pas enneigées et qu'on pouvait y errer sans craindre de mourir de froid, elle ne dédaignerait pas sortir dans un bar, accoster un inconnu, l'entraîner dans une ruelle et se laisser prendre contre un mur. Elle rit à cette idée, car il s'agit d'un fantasme, un fantasme qu'elle se plaît à mettre en scène sous la forme d'une bande dessinée dans le cahier qui traîne sur la table du salon.

Adélaïde y jette un coup d'œil depuis son promontoire. Les pages sont gonflées, tant elle les a tournées et noircies de plomb. Elle a envie d'y travailler, mais sait qu'il lui faut attendre encore. Patience. Elle n'a pas encore atteint cet état qui lui permet d'oublier la réalité pour plonger dans l'univers qui est le sien, peuplé de cases et de phylactères, de passions et de trahisons. Pour le moment, le passé et le futur existent toujours.

À l'étage, Max joue quelque chose de nouveau. Une pièce langoureuse comme l'appel d'un amant. Une chance qu'il se trouve deux portes closes entre eux parce qu'Adélaïde sent qu'elle pourrait faiblir et se laisser tenter par ce chant de sirène. Certains soirs, son esprit souffre de la solitude. Dans ces moments-là, son corps a tellement faim de la tiédeur d'un autre qu'Adélaïde a l'impression, en se retenant, de mourir un peu en dedans. Il lui faut chaque fois faire un effort surhumain pour résister. Son imagination crée des scénarios fantastiques, mais dans la réalité elle ne passe pas à l'acte. Et elle ne passera jamais à l'acte, quoi qu'en dise son corps les soirs de langueur.

L'inconnu de la rue a disparu maintenant. Il ne reste de lui que cette esquisse croquée sur le vif et teintée d'érotisme. Adélaïde inscrit la date au bas de la feuille. Le dessin ira rejoindre ses semblables dans une boîte de souvenirs étiquetée *Hommes de passage*. Sur une page vierge, elle le redessine de mémoire en quelques traits. On le voit de profil, allongé entre les cuisses d'une femme nue dont le cou, étiré, mène à un visage tendu de plaisir.

Sur le croquis suivant, il gît, inerte sur le sol, le corps comme désarticulé. Son pénis encore gonflé repose contre son ventre. Est-il mort ou endormi ? La décision appartient à celui ou celle qui le regarde.

Dans la tête d'Adélaïde, il n'existe plus désormais que cet homme dessiné et sa main prolongée par le crayon. Elle redevient enfin l'Artiste. Bonnet, le père comme le fils, l'adjointe, le voisin du dessus, sa mère et sa fille, tous ont disparu dans le brouillard qui isole son esprit. Les problèmes d'argent n'existent plus. Et le désir, s'il l'habite toujours, ne sert qu'à canaliser cette énergie qu'elle oriente vers son œuvre. Alors seulement, dans un état à mi-chemin entre la transe et l'extase, elle se lève et prend le cahier où se trouve amorcée, sous la forme de cases et de planches à peine ébauchées, l'histoire d'un personnage plus fort, plus droit, mais aussi plus audacieux qu'elle ne le sera jamais.

* * *

Adélaïde sait bien qu'il y a la guerre, là-bas. En Bosnie-Herzégovine. En Somalie. En Angola. Elle sait bien qu'elle devrait penser à tous ces pauvres gens qui souffrent de la faim, de la peur. À tous ces enfants orphelins, à toutes ces femmes violées.

Mais depuis quelque temps, elle ne pense plus qu'au regard malveillant de Bonnet Junior qui surveille ses moindres

gestes. Hier, il lui a reproché le temps qu'elle passe aux toilettes. Avant-hier, c'était la forme des huit qu'elle trace en superposant deux cercles. Il lui a pris la main et a tracé avec elle – pour elle – un 8 en continu, sans lever le crayon. Lundi, il se plaignait du chiffre 7 auquel il manquait, selon lui, une barre horizontale pour bien le différencier du 1. Adélaïde pensait qu'il voulait la taquiner. Elle a ri, avant de constater que la réprimande était sérieuse. Jamais ces détails n'ont dérangé Bonnet Senior. Le vieux n'a toujours eu que des bons mots pour son travail. En quatre ans, jamais il n'a émis la moindre critique. Mais depuis qu'on a remis en question sa capacité de travail, il ne se passe plus un jour sans qu'on la reprenne. Peut-être qu'elle n'aurait pas dû profiter du passage de Bonnet Senior au bureau pour lui glisser un mot sur le sujet. Après lui avoir promis de régler l'affaire, Senior a rendu visite à son fils et s'en est allé comme si de rien n'était. À partir de ce jour-là, Junior l'a prise en grippe et ne lui a plus laissé de répit.

Adélaïde se demande ce qu'il va trouver aujourd'hui. Pour ne pas lui donner l'occasion de la prendre en défaut, elle respecte à la seconde près son temps de pause. Elle écrit ses chiffres exactement comme il l'exige. Elle s'applique, est concentrée, minutieuse, mais sent quand même le souffle de son patron dans son cou quand il passe derrière elle.

Le voilà qui s'approche justement avec, à la main, les documents sur lesquels elle travaillait la veille.

— Il ne faut pas toucher aux cases quand on remplit des formulaires du gouvernement.

— Comment ?

Adélaïde n'arrive pas à en croire ses oreilles.

— Il ne faut pas toucher aux cases. Regarde ! Tes lettres sont trop grosses, elles touchent aux lignes bleues. Il ne faut pas.

— Les lignes bleues ?

— Oui, Adèle. Les lignes bleues. Force-toi dorénavant parce que je n'aime pas le travail négligé. Je veux que tu recommences cette feuille-ci. Tu viendras me la montrer quand tu auras fini. Si je trouve que ça convient, je te donnerai les autres à réécrire. On ne peut pas les envoyer comme ça. On aurait l'air incompétents.

Adélaïde regarde le formulaire, toujours ahurie. Ses chiffres sont aussi bien tracés que d'habitude, ses lettres, aussi bien calligraphiées. Parce qu'elle dessine tous les jours, sa main n'hésite jamais. Son écriture est belle. Elle le sait, on le lui a souvent répété. Réécrire tous les formulaires ? Elle y passera les deux prochains jours au moins !

— Le gouvernement n'a jamais retourné nos documents parce que mes lettres touchaient aux cases.

— C'est une nouvelle consigne.

Adélaïde voudrait demander à voir la consigne écrite, mais cela reviendrait à mettre en doute la parole de son patron. Elle préfère renoncer à le questionner. Junior n'en garde pas moins les dents serrées et les yeux plissés, comme insatisfait malgré la soumission de son employée.

— Si tu ne veux pas travailler correctement, Adèle, tu peux toujours démissionner.

Voilà donc où il veut en venir depuis le début. L'humilier et la harceler pour la forcer à démissionner. Il est vrai qu'un congédiement pur et simple serait mal perçu par Bonnet Senior. Le vieux pourrait avoir des soupçons, poser des questions. Alors qu'un départ volontaire… Il est malin, Junior. Sauf qu'Adélaïde n'a pas les moyens de renoncer aux prestations d'assurance chômage qui lui permettraient de survivre en attendant de se trouver un autre emploi. Partir, ce serait se retrouver sans source de revenus pour un temps indéterminé. Si elle était la seule à en souffrir, elle n'hésiterait même pas. Elle se sait capable d'affronter bien pire. Mais il y a Marjolaine.

Adélaïde encaisse donc, réécrit tous les formulaires comme il le lui a demandé, en priant pour que demain, ou le jour suivant, Bonnet se trouve une autre proie à écraser. Mais le jeudi, quand elle s'arrête comme d'habitude à la réception pour recevoir sa paie, la secrétaire se confond en excuses. Son chèque a été égaré. Adélaïde doit attendre au lendemain pour en voir la couleur. Bonnet Junior le lui remet à son arrivée au travail sans autre explication et sans excuse non plus.

Ce vendredi-là, Adélaïde quitte le bureau avec une boule dans la gorge. Ses mains tremblent pour la première fois de sa vie. Et c'est de rage qu'elles tremblent. De rage contenue.

Malheureusement, le manège de Junior se poursuit toute la semaine suivante. Adélaïde le sent désormais approcher sans même avoir à se retourner. Ce sont toujours des broutilles qu'il lui reproche, car elle ne fait aucune faute professionnelle. Enfin, le matin du deuxième jeudi de décembre, tous les employés sont convoqués dans la salle de conférence. Debout devant eux, endimanché dans un habit neuf et très à la mode, Junior regarde ses employés d'un air victorieux pendant qu'à côté de lui le vieux déclare qu'il est venu au bureau pour la dernière fois.

— Mes chers amis, ce n'est pas sans tristesse que je vous quitte aujourd'hui. J'avais prévu diriger encore quelque temps cette boîte que j'ai fondée il y a trente ans, mais les terrains de golf de la Floride ont eu raison de ma détermination. C'est avec fierté que je passe le flambeau à mon fils. Depuis un an que je l'observe, je dois dire que Junior a largement prouvé ses compétences. Je vous laisse donc en bonnes mains.

Adossée au mur du fond, Adélaïde a l'impression que son corps se vide de son sang. Autour d'elle, des murmures s'élèvent. Personne, absolument personne ne se réjouit, si ce n'est Junior, en avant, qui adresse à ses employés un sourire carnassier.

LES DEUX SAISONS DU FAUBOURG

Dans l'immeuble du faubourg Saint-Jean-Baptiste qu'habitent Adélaïde et sa fille, les semaines se succèdent, pareilles et sans histoire. Jusqu'au jour où, à court d'argent, Adélaïde doit se résoudre à louer une chambre dans son appartement. La petite annonce qu'elle publie dans le journal retient l'attention d'une seule personne : un petit homme mystérieux sur le compte duquel tous les locataires de l'immeuble semblent avoir un avis différent.

Dans cet univers tissé serré où les peurs des uns sont les rêves des autres, les choses commencent à changer au contact du nouveau pensionnaire. Et les cartes du tarot qu'on retourne au gré des inquiétudes redessinent peu à peu le destin de chacun.

Un roman de l'intimité, mais aussi un roman d'amour inattendu, porté par des personnages féminins entiers et si attachants qu'ils resteront longtemps près du cœur une fois les dernières pages tournées.

Mylène Gilbert-Dumas est diplômée de l'Université Laval en pédagogie et en études françaises. Son premier roman, *Les dames de Beauchêne*, a remporté le prix Robert-Cliche 2002 et a été finaliste au Grand Prix littéraire de la relève Archambault l'année suivante. En 2010, elle publiait *L' escapade sans retour de Sophie Parent*, qui lui a valu un succès populaire et critique fulgurant. *Les deux saisons du Faubourg* est son treizième roman.

ISBN 978-2-89649-474-3

Groupe Livre Québecor Média